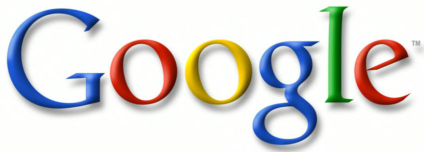


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

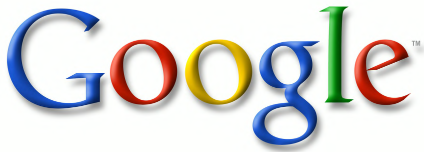
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

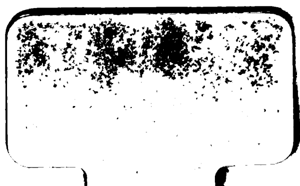
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III. B. 1097

~~NS. 94 b. 2~~



BONAVENTURE DESPERIERS

CIRANO DE BERGERAC

PARIS — IMPRIMERIE ET LITH. DE MAULDE ET RENOU,
Rue Bailleul, 9 et 11

BONAVENTURE DESPERIERS

CIRANO DE BERGERAC

Par M. Ch. NODIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE DE J. TECHENER

Place du Louvre, 12

1841


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
UNIVERSITY OF OXFORD



BONAVENTURE DESPERIERS.



Les hommes sont injustes et la renommée capricieuse. C'est un axiome de tous les temps, et j'aime à le rappeler pour la consolation des *génies incompris* de notre siècle, qui ne sont pas satisfaits de la gloire qu'ils se composent à eux-mêmes dans les *réclames* hyperboliques de leurs journaux. Ce n'est cependant pas d'eux que je me propose de parler aujourd'hui,

et j'ai pour cela des raisons à moi connues. Ils sont trop difficiles à contenter.

La première moitié du XVIe siècle est dominée en France par trois grands esprits auxquels les âges anciens et modernes de la littérature n'ont presque rien à opposer. Ce sont ceux-là qui ont fait la langue de Montaigne et d'Amyot, la langue de Molière, de La Fontaine et de Voltaire, et il faut leur en conserver une reconnoissance éternelle. Une langue qu'ils n'ont point faite, à la vérité, c'est celle que l'on parle à présent dans les livres incompréhensibles des *génies incompris*; mais l'art est long, la vie courte, l'expérience difficile, comme dit Hippocrate, et on ne peut pas tout prévoir. Cette langue excentrique, qui échappe à la logique et à la grammaire, étoit du nombre des choses imprévues, sinon des choses impossibles.

Des hommes que j'ai indiqués, le premier, c'est Rabelais; le second, c'est Clément Marot. Voilà une double proposition

qui ne souffrira point de difficultés. Quant au troisième, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille; vous ne le trouverez pas, car les distributeurs officiels de hautes réputations ne lui ont pas délivré de brevet, et c'est tout au plus si les biographes daignent lui accorder un misérable certificat de vie.

Il s'appeloit Bonaventure Desperiers, et Bonaventure Desperiers n'est, sous aucun rapport, inférieur aux deux autres. La prééminence est une question de goût ou de sentiment que je ne m'aviserai pas de décider, mais quel que soit celui des trois auquel on en décerne l'honneur, on ne se trompera pas de beaucoup. Je me rangerai volontiers du côté de ceux qui regarderont Bonaventure Desperiers comme le talent le plus naïf, le plus original et le plus piquant de son époque; mais cette opinion a besoin d'être appuyée sur des faits, et, dans ce qui me reste à dire de cet ingénieux écri-

vain, presque tous les faits sont nouveaux. C'est le seul genre d'intérêt que puisse offrir cette notice aux lecteurs qui ne s'occupent pas spécialement de notre histoire littéraire.

Nous ne manquons pas de détails, plus ou moins exacts, sur la vie de Clément Marot, de Cahors, et sur celle de François Rabelais, de Chinon. Quant à Bonaventure Desperiers, la seule chose que nous sachions positivement de lui, c'est son nom. Cette notion doit même avoir été fort équivoque pour le savant jésuite Mersenne, qui ne l'auroit pas appelé Perez, en françois, et *Peresius* dans son excellent latin, si la véritable orthographe lui avoit été plus familière. L'époque et le lieu de sa naissance présentent bien d'autres difficultés. S'il est mort à trente-sept ans, comme le prétendent nombre d'écrivains contemporains, il n'est pas né sur la fin du XVe siècle, comme le prétend mon ami M. Weiss, qui le fait

mourir en 1544 ; et s'il est né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, ainsi que l'avance le même biographe, il n'étoit ni de Bar-sur-Aube en Champagne, comme le pense La Croix du Maine, ni d'Embrun en Dauphiné, comme le veut Guy-Allard, qui l'appelle Périer. Il n'y a pas, dans toute la république des lettres, un écrivain plus difficile à baptiser.

L'opinion de M. Weiss, qui a suivi celle de l'abbé Goujet, est d'ailleurs la plus probable. Dolet qui étoit l'ami de Desperiers, et que des rapports d'âge, d'études et de sentimens, avoient dû faire pénétrer dans tous ces secrets de son histoire, si embarrassans pour nous, l'appelle *Eutychum* (Bonaventure) *de Perium, Heduum poetam.* Il est vrai de dire cependant qu'*Hedua* s'est dit pour la ville d'Autun elle-même, comme pour l'Autunois, et ce seroit là une quatrième hypothèse à débattre avec les autres. On n'en finiroit pas.

Tout ce qu'on sait de la première jeunesse de Desperiers, c'est qu'elle avoit dû être fort studieuse, ou bien que Desperiers étoit organisé de manière à profiter en peu de temps et avec beaucoup d'éclat de quelques études superficielles effleurées entre deux plaisirs. C'est une grâce d'état que la Providence des gens d'esprit accorde quelquefois aux mauvais sujets. Dolet nous informe en effet que Bonaventure Desperiers avoit mis au net, de sa propre main, le premier tome des *Commentarii linguæ latinæ*, et Dolet n'étoit pas homme à confier ce travail à un humaniste du second ordre. Desperiers ne persista cependant pas long-temps dans ce genre d'occupations sérieuses, lui qui avoit pris pour devise : *Loisir et liberté.* Il n'avoit nul souci de la gloire, et il se connoissoit assez en bonheur pour ne pas mettre son bonheur dans une vaine réputation littéraire. Personne n'a poussé plus loin le dédain de la publi-

cité et du bruit, puisqu'il ne reste pas une page imprimée de son vivant, à laquelle il ait attaché son nom.

Le temps de la mort de Bonaventure Desperiers n'est pas plus facile à déterminer que celui de sa naissance. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet événement n'est pas antérieur à l'année 1539, où le poëte écrivoit, dans un rhythme gracieux dont il est l'inventeur, son joli *Voyage de Lyon à l'isle de Notre-Dame*, et qu'il n'est pas postérieur à l'année 1544, où Antoine Du Moulin donna l'édition posthume de ses *Œuvres*, sans entrer d'ailleurs dans les moindres détails sur les circonstances et sur les causes d'une catastrophe si tragique. Nous apprenons toutefois d'Henri Estienne que Bonaventure Desperiers se perça de son épée dans les accès d'une fièvre chaude ou d'un désespoir furieux, et quelques mémoires plus positifs insistent sur les particularités de ce suicide avec toute

l'assurance d'un témoignage oculaire. Les uns rapportent qu'il se précipita sur la pointe de son arme, et qu'elle le traversa de part en part jusqu'à la garde; les autres ajoutent qu'il déchira sa blessure de ses mains, et qu'il en arracha ses entrailles, comme Caton. A l'existence près de Bonaventure Desperiers, tout devant rester équivoque dans son histoire, Prosper Marchand doute même du fait principal, et, comme il a voulu justifier son auteur favori d'impiété, il ne tient pas à lui de l'absoudre, aux yeux de la postérité, d'un horrible attentat sur lui-même. Dans les embarras d'une pareille biographie, il reste certainement beaucoup de choses à deviner, et l'on ne peut tenter d'y être instructif sans s'exposer à être téméraire. — *In re parum nota conjectare licet.* —

Osons donc conjecturer, puisqu'il le faut, que Bonaventure Desperiers étoit, vers 1536, un jeune homme de sang noble, d'é-

ducation distinguée, de manières brillantes, qui se faisoit remarquer surtout par cette indépendance de pensées si favorable au succès des ouvrages d'imagination, et à laquelle on ne pouvoit refuser alors les honneurs du courage. Il fondoit en effet, avec Rabelais et Marot, cette école de scepticisme railleur, qui produisit long-temps après Fontenelle et Saint-Evremont, puis ce formidable esprit de Voltaire qui a renversé tout l'édifice patient et laborieux de la civilisation à coup de marotte. Ce n'est pas sous ce rapport que Desperiers m'intéresse, et que j'ai tenté de réhabiliter sa mémoire oubliée. Je rends volontiers justice au talent partout où il se trouve, et même quand il accomplit la funeste mission de détruire; mais la mission du génie est de conserver, quand il est venu trop tard pour créer encore.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement à ce caractère particulier de son esprit que Bonaventure Desperiers fut redevable de la

faveur d'une grande princesse dont les premiers penchans inclinèrent vers un scepticisme absolu, et qui finit toutefois, comme tant d'autres incrédules, par mourir dans les visions ascétiques de la mysticité. Marguerite n'avoit encore que quarante-cinq ans, et on sait qu'aussi savante que belle, elle aimoit à réunir dans sa cour les hommes les plus distingués de son temps. Marot avoit été son valet de chambre pendant plusieurs années, et depuis 1530 seulement, elle avoit senti l'impossibilité de le défendre contre ses nombreux accusateurs, sans se compromettre ou se perdre elle-même. Bonaventure Desperiers le remplaça au même titre, et jouit de la protection dont on n'osoit plus couvrir son imprudent ami. Le palais reprit son éclat, sa gaieté, ses veillées et ses fêtes. Les muses y rentrèrent comme dans leur temple à l'appel de leur dixième sœur, et sous les auspices d'un de leurs plus brillans favoris. Marot y repa-

roissoit de temps à autre, dans les rares intervalles que lui laissoient des persécutions trop souvent méritées. Deux jeunes gens de grande espérance, qui terminoient à Paris d'éclatantes études, et qui devoient conserver à Desperiers une amitié bien fidèle, y apportoient en tribut les fruits d'une verve précoce dont toutes les promesses n'ont pas été tenues. C'étoit Jacques Pelletier du Mans, l'audacieux grammairien; c'étoit le précepteur des belles Seymour, Nicolas Denisot, plus connu depuis sous la maussade anagramme du *conte d'Alsinois*. Nous ne parlons ici que des personnages célèbres de l'époque dont le nom doit nécessairement se retrouver dans la suite de notre notice.

Les soirées de Marguerite ne ressembloient pas aux soirées vives et turbulentes du XIXe siècle. La danse n'étoit pas encore en honneur comme elle l'est aujourd'hui. Le jeu n'occupoit que les personnes d'un

esprit peu élevé. Les belles dames prenoient plaisir à entendre jouer du luth, ou, ainsi qu'on le disoit alors, du *luc* et de la *guiterne*, par quelque artiste habile; et Desperiers excelloit à jouer du luth, en s'accompagnant de sa voix. Il est presque inutile de dire qu'il chantoit ses propres vers, et qu'il les improvisoit souvent. Ces fêtes rappeloient donc quelque chose du temps des troubadours et des ménestrels dont le souvenir vivoit toujours dans la mémoire des vieillards. Un autre genre de divertissement s'étoit introduit en France dès le règne de Louis XI, et faisoit le charme des veillées : c'étoit la lecture de ces nouvelles, quelquefois intéressantes et tragiques, presque toujours galantes et licencieuses, dont il paroît que Boccace avoit puisé le goût à Paris. Marguerite y fournissoit quelque chose pour sa part, et sa part est facile à reconnoître, quand on a fait quelque étude de son style; Pelletier, Denisot, Des-

periers surtout, concouroient à cet agréable amusement avec toute l'ardeur de leur âge et toute la vivacité de leur esprit. Boaistuau et peut-être Gruget, qui sortoient à peine de l'adolescence, tenoient tour à tour la plume, et nous avons à ces scribes fidèles l'obligation d'un livre charmant, dont je ne tarderai pas à nommer le véritable auteur.

Vers la fin de l'an 1538, ou au commencement de 1539, cette agréable société fut dissoute par un événement qui n'est pas bien expliqué. *Les chants avoient cessé.* Desperiers, long-temps errant, se réfugioit à Lyon, écrivoit ses derniers vers, et disparoissoit tout à coup du monde littéraire, où son nom ne reparoît plus qu'en 1544, avec l'édition posthume de ses ouvrages. Constant dans une noble amitié, il adresse à Marguerite les touchans adieux de sa muse, et il est facile de s'apercevoir, à la dernière strophe de son *Voyage*, que

Marguerite devoit avoir le secret de son asile et de ses chagrins :

Retirez-vous, petits vers mistes (*mêlés*)
A seureté, soubz les couleurs
De celle dont (quand estes tristes)
L'espoir apaise vos douleurs,

Si l'on se reporte à l'époque où Desperiers composoit l'agréable voyage dont j'ai parlé, on n'aura point de doute sur l'objet et la nature de ses inquiétudes. Le *Cymbalum Mundi*, dont il sera question plus tard, avoit paru en 1537, et il avoit été aussitôt poursuivi avec une violence dont presque aucune prohibition littéraire n'offre l'exemple. Jehan Morin, l'imprimeur, étoit en prison; l'ouvrage étoit saisi et presque anéanti ; l'auteur pouvoit être déjà nommé dans quelques-uns des aveux qu'arrachoit la torture. S'étoit-il rendu à Lyon pour donner ses derniers soins à la réimpression exécutée en 1538 par Benoist Bonyn, ou, ce qu'il est plus naturel de pré-

sumer, n'avoit-il d'autre but que de la détruire? Tout cela est fort incertain, mais les conséquences d'une pareille position se déduisent plus naturellement. L'anonyme étoit reconnu, Marguerite elle-même étoit compromise, et Desperiers se tua. Cet événement ne doit pas être postérieur à l'an 1539.

Il n'est pas possible d'oublier nulle part, en poursuivant cet examen, que toute la destinée de Bonaventure Desperiers est marquée d'un sceau fatal d'incertitude et d'oubli. Ce qu'il y a de plus positif dans la vie d'un écrivain, ce sont ordinairement ses écrits, et les moindres écrits de Bonaventure Desperiers sont enveloppés d'un profond mystère auquel il paroît avoir pris plaisir lui-même. Homme du monde bien plus qu'il n'étoit homme de lettres, et homme de lettres, seulement parce qu'il étoit homme du monde, il ne se résout à publier quelques écrits qu'en 1537, et il garde

avec soin le voile de l'anonyme qu'il avoit quelquefois intérêt à ne pas laisser soulever. On ne sauroit lui contester *l'Apologie de Marot absent*, imprimée dans le recueil des *Disciples et Amis de Marot*, Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, sans date, mais certainement en 1537, puisque cette pièce y est attribuée à Bonaventure, valet de chambre de la royne de Navarre, par un éditeur qui ne pouvoit se tromper sur les différens collaborateurs de son recueil. La réticence du nom de famille est probablement imposée par quelque circonstance particulière, et la persécution exercée dès lors contre Desperiers est très suffisante pour l'expliquer. Dans la réimpression de Paris, publiée en 1539, Bonaventure est écrit *Bonadventure* avec une intention sensible de déguisement, et La Monnoye, à qui appartenoit mon exemplaire, se croit obligé de marquer à la marge qu'il s'agit ici de Desperiers. Le nom de Desperiers, l'*impiissimus*

nebulo de Voetius, étoit donc déjà proscrit; ses meilleurs amis ne le rappeloient pas sans crainte, et, selon toute apparence, les poursuites de la justice avoient eu leur dernier résultat. Desperiers étoit en fuite. Il étoit probablement mort.

C'est aussi en 1537 que paroissent trois autres pièces que les vieux bibliothécaires du XVIe siècle attribuent à Desperiers. La première est *le Valet de Marot contre Sagon*, petit chef-d'œuvre de verve satirique et bouffonne, qui ne peut être que de Desperiers, puisque les bienséances de la modestie ne permettoient pas à Marot de le composer; la seconde est *la Prognostication des Prognostications, par M. Sarcomoros, secrétaire du roy de Cathay*, boutade pleine de sel et de philosophie contre un genre de charlatanisme, alors fort accrédité, auquel Rabelais avoit porté les premiers coups quatre ans auparavant dans la *Prognostication Pantagrueline*. Cette facé-

tie, qui est omise par M. Barbier et que M. Brunet indique sans nom d'auteur, n'en est pas moins l'ouvrage authentique de Desperiers, puisque Du Moulin l'a réimprimée dans l'édition de 1544, où il n'est rien entré d'apocryphe. La troisième est la traduction de *l'Andrie* de Térence et du *Traité des Quatre Vertus Cardinales, selon Sénecque*, dont on ne connoît plus qu'une édition de 1555, Lyon, in-8º, qui est d'une grande rareté, mais bien moins rare, à coup sûr, que celle de 1537, indiquée par M. Weiss et M. Barbier, et dont l'existence m'est démontrée. Une question singulière s'élève cependant ici : Comment cette traduction de *l'Andrie* a-t-elle échappé à son ami Antoine Du Moulin, qui publia ses *Œuvres*, et qui a recueilli le poëme des *Quatre Vertus?* Quelque circonstance particulière, dont nous ne pouvons plus rendre raison, auroit-elle enveloppé cet invisible volume dans la proscription du *Cymbalum Mundi?*

Les questions de ce genre se présentent souvent, comme on sait, dans l'histoire de Bonaventure Desperiers.

Malheureusement pour Desperiers, toutes ses productions n'étoient pas de nature à défier la censure ecclésiastique, alors si puissante, comme les innocens opuscules dont nous venons de parler. Dans cette année féconde en travaux ingénieux, il publioit encore ou laissoit publier le *Cymbalum Mundi*, le plus célèbre de tous ses ouvrages. S'il faut en croire Nicolas Catherinot, dont le témoignage de médiocre valeur a cependant été accueilli par Beyer et par Vogt, la première édition de ce livre fameux sortit des presses de Bourges. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette édition n'a jamais été vue par Catherinot lui-même, qui en convient, et on est fort autorisé à la tenir au nombre des livres imaginaires. L'édition reconnue, jusqu'ici, comme originale, fut donnée à Paris par un pauvre li-

braire nommé Jehan Morin, et détruite avec tant de soin qu'on n'en connoissoit plus que deux exemplaires au commencement du XVIIIe siècle, celui de la Bibliothèque du Roi, et celui du savant Bigot; le premier a disparu depuis long-temps; le second, qui avoit passé de la bibliothèque de Gaignat dans celle de La Vallière, et qui avait été acquis pour le roi, si mes souvenirs ne me trompent, ne se retrouve, dit-on, pas plus que l'autre. On ne sauroit donc où reprendre une de ces éditions originales du *Cymbalum*, si Benoist Bonyn ne l'avoit réimprimé à Lyon en 1538, et les exemplaires en sont devenus si rares aussi, qu'ils se réduisent probablement à deux, celui de la Bibliothèque du Roi et le mien, qui provient de l'élégante collection de Girardot de Préfond. Le premier est enrichi d'une requête de Jehan Morin, *fac-simile* fait avec soin, qu'on attribue à Dupuy; et ce précieux volume a été lui-même égaré pendant

vingt ans, au milieu des innombrables richesses du magnifique dépôt dont il fait partie, mais où il étoit inutilement cherché, dans ces derniers temps, par les curieux. Jamais fatalité plus obstinée ne s'est attachée à la réputation d'un auteur et de ses écrits.

Un tel livre ne pouvoit cependant pas se perdre absolument. Prosper Marchand le réimprima en 1711, avec une préface apologétique dont l'objet est fort singulier. Prosper Marchand, savant homme d'ailleurs, et qui se connoissoit merveilleusement en livres, n'étoit pas doué d'un esprit de critique fort pénétrant ; comme le vieux bibliothécaire Du Verdier, il n'avoit vu dans l'ouvrage de Desperiers qu'un badinage ingénieux à la manière de Lucien, et il prend à tâche de prouver que le reproche d'impiété fait au *Cymbalum Mundi*, n'est fondé sur aucune raison plausible, ce qui prouve seulement que Prosper Marchand ne savoit pas lire le *Cymbalum Mundi*. Voltaire

adopta plus tard la même opinion, et ceci prouve autre chose, c'est que Voltaire ne l'avoit pas lu. L'idée qu'un homme d'esprit du XVIe siècle avoit jugé à propos d'écrire un volume de persifflages contre les dieux de la mythologie, et de jeter du ridicule sur Jupiter et sur Mercure en l'an de grâce 1537, peut passer pour une des fantaisies les plus bizarres qui soient jamais entrées dans la tête des savans. Dans Prosper Marchand, c'est la vision d'un pédant épris de l'auteur qu'il publie. Dans Voltaire, c'est le paradoxe d'un spirituel et admirable étourdi.

Voltaire, qui étoit tout dans son siècle, si ce n'est peut-être physicien, naturaliste, linguiste et grammairien, ne jugeoit guère les écrivains de la Renaissance dont le nom lui étoit parvenu, que sur la foi de leurs derniers éditeurs. Le petit livre de Desperiers étoit de tous les écrits de cette époque, celui qui alloit le mieux à son esprit et auquel il devoit plus de sympathie; car, ce livre,

il l'auroit fait lui-même deux cents ans plus tôt ; mais il falloit lire quelques pages *Welches*, et cela répugnoit à ses habitudes. Il aima mieux s'en rapporter à ce bon M. Le Duchat qui trouve le *Cymbalum* inintelligible, et à ce bon M. Goujet qui le trouve ennuyeux. M. Le Duchat avoit la compréhension obtuse, et M. l'abbé Goujet n'étoit pas facile à amuser. Le *Cymbalum Mundi* ne seroit en effet qu'une imitation tout-à-fait servile de Lucien, qu'il faudroit le citer encore comme un des chefs-d'œuvre de langue du XVe siècle. On va voir que c'étoit autre chose.

Le *Cymbalum Mundi* reparut dans une édition plus soignée en 1732, avec la préface de Prosper Marchand et des notes de La Monnoye, qui étoit mort depuis quelques années. Cette circonstance explique assez bien comment il se fait que ces notes ne soient pas plus nombreuses, et que cette édition ne soit pas meilleure. La Monnoye ne s'é-

toit occupé du *Cymbalum Mundi* qu'en passant, et à l'occasion de son édition des *Contes et nouvelles Récréations* du même auteur. Une lecture plus réfléchie, des études moins superficielles auroient produit, sous sa plume, un excellent travail dont il étoit certainement plus capable que tout autre, et il ne nous resteroit rien à dire sur cette matière, s'il l'eût approfondie au lieu de l'effleurer. Il l'a malheureusement laissée toute neuve, soit qu'il n'ait jamais trouvé l'occasion de s'en occuper avec plus de détails, soit qu'il ait craint, avec quelque raison, d'aborder au vif une discussion alors irritante et dangereuse. Plusieurs de ses notes prouvent que la clef du *Cymbalum Mundi* ne lui avoit pas échappé, et cette clef n'échapperoit aujourd'hui à personne, car elle est cachée dans le plus simple de tous les artifices, c'est-à-dire dans l'anagramme. On concevroit même à peine que Desperiers eût dissimulé son secret sous un voile si lé-

ger, si l'anagramme avoit été aussi vulgaire de son temps que du nôtre, et il est vrai de dire qu'on cite peu de livres remarquables où elle ait été employée avant lui, comme le *Pantagruel d'Alcofribas Nasier*, masque transparent de François Rabelais. Mais ce n'étoit pas un nom que Bonaventure Desperiers s'étoit avisé de cacher dans l'anagramme: c'étoit une idée, et il reste encore à savoir si la justice elle-même avoit deviné le mot de cette énigme, car l'arrêt du 7 mars 1537, avant Pâques, seul document subsistant de l'accusation et de la poursuite, n'a pas pris la peine de nous en informer. Or, il n'y a rien de plus significatif: le livre est adressé par le prétendu traducteur, *Thomas Du Clenier*, à son ami *Pierre Tryocan*, c'est-à-dire, par Thomas l'Incrédule à Pierre Croyant; cette traduction ne laisse pas le moindre doute sur le véritable motif de l'écrivain, et il est assez évident qu'il s'agit ici de l'incrédulité de Thomas et de la

croyance de Pierre, qui n'ont certainement rien à démêler avec les superstitions surannées de la mythologie. C'est la raillerie de Lucien et d'Apulée, j'en conviens, mais elle a changé d'objet.

Il est vrai que toutes les éditions portent *Thomas Du Clevier*, et non pas *Thomas Du Clenier,* sans en excepter l'édition invisible de 1537, si la réimpression de 1732 l'a suivie fidèlement et à une lettre près ; mais est-il besoin de dire que le *v* consonne s'écrivoit, en 1537, comme l'*u* voyelle, et que la figure de la lettre *u* et celle de la lettre *n*, qui se confondent si facilement dans notre écriture cursive, étoient plus sujettes encore à se confondre dans l'impression gothique ? Le manuscrit seul de Desperiers pourroit éclaircir cette question, mais cela est assez inutile à vérifier. Tout le monde sait que la suppression ou la mutation d'une lettre étoit un des priviléges de l'anagramme.

Je me sens arrêté par une autre difficulté

au moment de continuer cette notice. Je suis éditeur de la petite découverte dont je viens de parler, et qui s'est refusée, je ne sais comment, aux secrètes investigations de La Monnoye, si patient et si subtil à débrouiller des anagrammes, mais je n'en suis pas propriétaire. Bien qu'elle ait comblé mon esprit d'une douce satisfaction à l'âge de quinze ans, je ne me suis pas précautionné d'un brevet d'invention pour l'exploiter à mon aise, et je n'ai aucune envie d'en dérober l'honneur à M. Éloi Johanneau, qui l'a faite de son côté. M. Éloi Johanneau est sans doute assez riche de son propre fonds pour me faire avec plaisir l'aumône de cette obole bibliographique, qui ne représente guère plus de valeur que l'explication d'une charade ou d'un rébus, et je ne crois pas avoir à redouter de sa part la moindre réclamation ; mais il ne faut pas oublier que nous vivons sous l'empire d'une littérature essentiellement pro-

cessive, qui a transporté au Parnasse l'antre odieux des Chiquanous. C'est pourquoi je me hâte de me prémunir contre un soupçon de plagiat dont le méchant état de mes affaires pécuniaires ne me permettroit pas pour le moment de me défendre en justice, et je recommande humblement cet exemple modeste aux honnêtes gens peu versés dans la pratique, qu'une passion funeste a entraînés comme moi dans la carrière des lettres. L'idée est devenue une denrée si rare, qu'on a été obligé de la mettre, comme la Toison d'Or, sous la protection de certains dragons qui n'ont garde eux-mêmes d'y toucher. Le plus sûr est donc de suivre une méthode prudente, qui s'est fort accréditée de nos jours, et de n'écrire que des choses qui ne ressemblent à rien du tout.

L'imitation de Lucien est si sensible dans le *Cymbalum Mundi*, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait trompé Prosper Marchand

sur le fond du sujet. Pour se rendre un compte exact de l'idée que Desperiers a voulu cacher sous ces formes de fantaisie, il faut se décider à recourir à l'analyse et entrer dans quelques détails. Ce soin ne sera peut-être pas entièrement inutile. Il y a si peu de personnes qui lisent, et parmi les personnes qui lisent, il y en a si peu qui aient lu le *Cymbalum Mundi!*

Le premier dialogue est à quatre personnages, une hôtesse comprise. Mercure descend à Athènes, chargé par les dieux de différentes commissions, et entre autres choses, de faire relier tout à neuf le livre des destinées, qui tomboit en pièces de vieillesse. Il entre au cabaret où il s'accoste de deux voleurs qui lui dérobent son précieux volume, pendant qu'il est allé lui-même à la découverte pour voler quelque chose, et qui en substituent un autre à la place, « lequel ne vault de guère mieulx. » Mercure revient, boit, et se dispute avec

ses compagnons, qui l'accusent d'avoir blasphémé et le menacent de la justice, « parce qu'ils peuvent lui amener de telles gens qu'il vauldroit mieulx pour lui avoir à faire à tous les diables d'enfer que au moindre d'eulx. » Ces deux drôles s'appellent *Byrphanes* et *Curtalius*, et La Monnoye croit reconnoître sous ces deux noms les avocats les plus célèbres de Lyon, Claude Rousselet et Benoît Court. Quoique le grec et le latin se prêtent assez bien à cette hypothèse d'étymologie ou d'analogie, elle est certainement plus hasardée que les hypothèses du même genre qui sont fondées sur l'anagramme, et cependant je n'hésiterois pas à l'admettre. L'idée de mettre le dieu des voleurs aux prises avec deux avocats qui s'emparent du livre des destinées pour le remplacer par le bouquin de la loi; qui font ensuite à ce dieu, qu'ils ont reconnu d'abord, un procès en sacrilége, et qui parviennent à lui faire redouter à lui-même les

suites de son impiété, cette idée, dis-je, est tout-à-fait digne de Desperiers, et je serois désespéré qu'il ne l'eût pas eue; mais c'est une conviction qu'on ôteroit difficilement de mon esprit.

Prosper Marchand imagine que le second dialogue est transposé, et qu'il devroit suivre le troisième, qui pouvoit en effet se rattacher immédiatement au premier; mais Prosper Marchand se trompe. Ce second dialogue est un entr'acte, un véritable intermède, dont l'action se passe entre le premier et le troisième. Mercure volé ne s'est pas aperçu d'abord du larcin qui lui avoit été fait; il sortoit « de l'hostellerie du *Charbon blanc*, où il avoit bu un vin exquis; c'estoit la veille des bacchanales, il estoit presque nuict, et puis tant de commissions qu'il avoit encore à faire luy troubloient si fort l'entendement qu'il ne sçavoit ce qu'il faisoit. » Il a donné au relieur un livre pour l'autre sans y prendre garde, et

c'est en attendant son livre qu'il s'amuse à parcourir Athènes, dans la compagnie de son ami Trigabus. Parmi les bons tours qu'il a joués autrefois aux habitans de cette ville classique de la sagesse, il en est un qui a produit de graves résultats. Pressé par eux de leur céder la pierre philosophale qu'il leur avoit fait entrevoir, il a mis la pierre en poudre et l'a ainsi semée dans l'arène du théâtre, où ils n'ont cessé depuis de s'en disputer les fragmens. Il n'y en a cependant pas un qui en ait trouvé quelque pièce, quoique chacun d'eux se flatte en particulier de la posséder tout entière. C'est ici, selon Prosper Marchand, une raillerie des chimistes, c'est-à-dire de ceux qui cherchent la *pierre philosophale*, et c'est en effet le sens propre d'une métonymie dont Desperiers n'a pas pris beaucoup de peine à cacher le sens figuré. Qu'est-ce en effet, selon lui, que cette pierre philosophale? « C'est l'art de rendre

raison et juger de tout, des cieulx, des champs élyséens, de vice et de vertu, de vie et de mort, du passé et de l'advenir. L'ung dict que pour en trouver il se fault vestir de rouge et de vert, l'autre dict qu'il vauldroit mieulx estre vestu de jaune et de bleu. — L'ung dict qu'il fault avoir de la chandelle, et fût-ce en plein midi; l'aultre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. » Nous voilà bien loin du grand œuvre des alchimistes. Et qu'importe leur vaine science à l'auteur du *Cymbalum Mundi?* La pierre philosophale de Desperiers, c'est la vérité, c'est la sagesse révélée; tranchons le mot, c'est la religion, et cette allégorie impie est si claire, qu'elle ne vaut presque pas la peine d'être expliquée; mais si elle laissoit quelque doute, l'anagramme l'éclairciroit ici d'une manière invincible. Quels sont ces hommes opiniâtres qui contestent entre eux la possession du trésor imaginaire? Ce ne sont vraiment

pas des alchimistes. Ce sont des théologiens. C'est *Cubercus* ou Bucerus, c'est *Rhetulus* ou Lutherus, les deux chefs, divisés en certains points, de la nouvelle réforme ; c'est *Drarig* ou Girard, un des écrivains militans de la communion romaine. Tout ceci est d'une évidence qui devoit frapper La Monnoye, mais La Monnoye se contente de le faire deviner, sans le dire positivement. L'antiquité n'a certainement point de fiction plus vive et plus ingénieuse. Ajoutons qu'elle n'en a point de plus claire et de mieux exprimée.

Le troisième dialogue est moins important, mais il est délicieux. Mercure a reporté dans l'Olympe le prétendu livre des destinées, si méchamment remplacé par les *Institutes* et les *Pandectes*. Jupiter vient de renvoyer le messager céleste sur la terre pour y faire promettre, par écrit public, une récompense honnête à la personne qui aura trouvé « iceluy livre, ou qui en saura

aulcune nouvelle. — Et par mon serment, je ne scay comment ce vieulx rassoté n'a honte ! Ne pouvoit-il pas avoir vu autrefoys dans ce livre (auquel il cognoissoit toutes choses) ce qu'il devoit devenir? Je croy que sa lumière l'a ébloüy ; car il falloit bien que cestuy accident y fût prédit, aussi bien que tous les aultres, ou que le livre fût faulx. » — Une fois ce gros mot lâché, Desperiers oublie son sujet, et le reste du dialogue n'est plus qu'une fantaisie de poëte, mais une fantaisie à la manière de Shakespeare ou de La Fontaine, dont la première partie rappelle les plus jolies scènes de *la Tempête* et du *Songe d'une nuit d'été*, dont la seconde a peut-être inspiré un des excellens apologues du fabuliste immortel. Il faut relire dans l'ouvrage même, pour comprendre mon enthousiasme, et, si je ne m'abuse, pour le partager, la charmante idylle de *Célia vaincue par l'Amour*, et les éloquentes doléances du *Cheval qui parle.*

L'idée de faire parler des animaux avoit mis Desperiers en verve. Son quatrième dialogue, qui n'a aucun rapport avec les autres, est rempli par un entretien entre les deux chiens de chasse qui mangèrent la langue d'Actéon, et qui reçurent de Diane la faculté de parler. Les raisons dont Panphagus se sert pour se dispenser de parler parmi les hommes, contiennent les plus parfaits enseignemens de la sagesse, et, quoique *n'étant que d'un simple chien*, elles méritent toute l'attention des philosophes. Il faut remarquer aussi dans ce dialogue la jolie fiction des *Nouvelles reçues des Antipodes*, où la vérité menace de se faire jour par tous les points de la terre, si on ne lui ouvre une issue libre et facile. C'est une de ces inventions familières au génie de Desperiers, comme la vérité disséminée en poudre impalpable dans l'amphithéâtre, comme le livre délabré des lois humaines substitué au livre plus déla-

bré encore des lois divines, et la moindre de ces idées auroit fait chez les anciens la réputation d'un grand homme.

Il est donc trop prouvé aujourd'hui que l'ouvrage de Desperiers méritoit réellement le reproche d'impiété qui lui a été adressé par son siècle, et qu'il s'étoit bien attiré des persécutions que rien ne justifie d'ailleurs, car rien ne peut justifier la persécution. Il est fort douteux que Dieu éprouve jamais le besoin de se venger des folles insultes des hommes; mais il est suffisamment démontré aux esprits sensés que la société n'est pas investie du droit de venger Dieu. Cette conviction est trop universellement répandue à l'époque où nous vivons, pour qu'il soit nécessaire de l'affermir par des raisonnemens; on peut seulement regretter qu'elle soit plutôt le résultat de l'indifférence que celui de la réflexion.

Abstraction faite du scepticisme effréné de Desperiers, de son ironie et de ses sar-

casmes, son livre est digne de plus de réputation qu'il n'en a conservé. A l'époque où il parut, notre littérature ne possédoit rien d'un style aussi pur et d'un tour aussi délicat. C'est un précieux texte de langue dont la réimpression seroit favorablement accueillie des gens de lettres, car celle de Prosper Marchand et celle de La Monnoye ont cessé d'être communes dans le commerce, et l'ingénieux chef-d'œuvre du moderne Lucien y est noyé dans une multitude de conjectures confuses et de notes inutiles, ceci soit dit sans préjudice du respect qui est dû à ces excellens esprits.

Il ne fut permis de rappeler le nom de Desperiers qu'en 1544, et c'est la date d'une édition du *Recueil* de ses œuvres, publiée in-8°, à Lyon, chez Jean de Tournes, par Antoine Du Moulin, qui la dédie à la reine de Navarre dans une épître fort mal écrite. Le prétendu *Recueil des œuvres de Desperiers* est loin de justifier les promesses

de son titre; il ne contient ni les jolies pièces de Desperiers pour la défense de Marot, ni la traduction de *l'Andrie*, et on comprend à merveille qu'il ne peut pas contenir le *Cymbalum Mundi*. Antoine Du Moulin convient lui-même, en son lourd style, qu'il n'a pu recouvrer qu'une partie de ces nobles reliques, « desquelles aussi (à ce qu'il a ouy dire au deffunct) la royne conserve rière elle assez bonne quantité. » Nous verrons plus tard en quoi cette partie consistoit. « D'autres notables, ajoute-t-il, sont entre les mains d'ung mien congneu à Montpellier, » et on pourroit reconnoître à cette désignation Jacques Pelletier du Mans dont la vie errante se prête à toutes les conjectures, l'époque dont nous parlons concourant avec celle de ses études en médecine. Le *Recueil des œuvres* de Bonaventure Desperiers se réduit, au reste, à un mince volume de cent quatre-vingt-seize pages, dont quarante et une occupées par

une traduction en prose du *Lysis* de Platon, qui ne se recommande que par un style facile et naïf. C'est probablement un ouvrage de jeunesse. Une autre pièce en prose, intitulée *Des Mal-Contens*, et adressée à Pierre de Bourg, Lyonnois, mérite mieux d'être remarquée, quoiqu'elle se renferme en six pages, parce qu'elle démontre invinciblement l'identité de l'auteur avec celui d'un autre livre dont il sera question tout à l'heure. C'est déjà la manière philosophique de Montaigne, et, chose étrange, c'est déjà un style que Montaigne n'auroit pas désavoué.

La troisième et dernière pièce de prose du *Recueil* de Desperiers n'est que de la prose apparente, et ceci a besoin d'explication. Marguerite, ayant chargé ce fidèle serviteur d'un travail sur son histoire, dont le sujet n'est pas autrement expliqué, le voyoit avec peine perdre un temps précieux à ne lui écrire qu'en vers, et demandoit

expressément des lettres en prose. Desperiers adopte donc la forme vulgaire de correspondance qu'on lui a prescrite, mais il prend plaisir à prouver qu'elle ne fait que gêner son allure naturelle, et que les vers lui arrivent sans effort, même quand il ne les cherche point. On peut la copier sous la forme rhythmique, sans que le style y perde rien de sa souplesse et de son abandon. Ajouterai-je que cet abandon excède quelquefois les bornes de la bienséance requise entre un valet de chambre et sa maîtresse? *Honny soit qui mal y pense.*

Desperiers a laissé peu de vers, mais ceux qui nous restent lui assignent une place honorable parmi les poëtes de son temps, tout près de Clément Marot et de Mellin de Saint-Gelais. Ce qui le distingue comme eux, c'est la pureté d'un langage qui semble anticiper, par quelque étrange prévision, sur une époque bien postérieure. Il est évident que Ronsard faillit corrompre

tout-à-fait la langue en essayant de l'enrichir. En acquérant sous sa plume, hélas! trop savante, je ne sais quelle pompe verbale peu compatible avec son esprit, elle perdit ce charme de simplesse et de naturel qui ne fut retrouvé que par La Fontaine et Molière. La Fontaine ne désavoueroit peut-être pas ces vers de Desperiers, dont le tour et la pensée ont été reproduits si souvent dès lors, mais qui avoient du temps de Desperiers toute la fraîcheur de leur sujet :

> ....Vous donc, jeunes fillettes,
> Cueillez bientôt les roses vermeillettes
> A la rosée, avant que le temps vienne
> Les dessécher : et tandis vous souvienne
> Que cette vie, à la mort exposée,
> Se passe ainsi que roses ou rosée.

Le volume est terminé par une espèce de post-face de Jean de Tournes, qui est entièrement hors-d'œuvre, mais qui contient d'excellentes idées sur la question de contrefaçon, si débattue aujourd'hui, et

une apostille de cet illustre imprimeur, dans laquelle il exprime l'espoir de recouvrer incessamment d'autres ouvrages du poëte. Cette seconde partie n'a jamais paru, et la première, qui n'a pas été réimprimée, est d'une grande rareté, comme tous les ouvrages de Desperiers en édition originale. Il ne faut cependant pas juger de sa valeur par le prix exhorbitant de 272 francs qu'elle vient d'atteindre à la vente des livres de M. de Pixérécourt. L'exemplaire acquis à ce taux hyperbolique, doit plus de moitié de sa fortune aux armoiries du comte d'Hoym, dont les plats de sa couverture étoient décorés. Il est permis de douter que le nom et les armes des grands seigneurs de notre époque impriment à leurs livres, quand ils en ont, une recommandation aussi profitable : l'âge des bibliothèques est passé. Le plus curieux de tous les cabinets du monde ne rapporte pas d'intérêts.

L'ouvrage de Bonaventure Desperiers

auquel nous arrivons par l'ordre chronologique des publications, est beaucoup moins connu que les précédens, quoiqu'il soit encore plus digne de l'être. Il faut fouiller dans ces vagues, mais précieuses archives de l'histoire littéraire qu'on appelle les *Ana*, ou interroger de vieux catalogues, pour en retrouver quelques indices. La Monnoye a cru pouvoir l'attribuer à Élie Vinet et à Jacques Pelletier du Mans, si souvent nommé dans la biographie de Desperiers, et c'est l'opinion que M. Barbier a suivie, quoique des savans, mieux fondés dans leurs conjectures, en fissent honneur à Desperiers. Mais qui se seroit résigné à l'examen approfondi de cette question, quand l'éditeur du livre semble avoir pris plaisir à la rendre tout-à-fait étrangère aux études sérieuses, par le choix d'un titre énigmatique et bizarre qui n'annonce qu'une lourde facétie? C'est en 1557 qu'Enguilbert de Marnef imprima, à Poitiers, avec une

élégance à laquelle l'imprimerie n'atteindra plus, le singulier volume in-4° de 112 pages, intitulé : *Discours non plus mélancoliques que divers, de choses mesmement qui appartiennent à notre France : et à la fin, la manière de bien et justement entoucher les lucs et guiternes.* Personne n'est tenté, il faut en convenir, d'aller chercher un chef-d'œuvre là-dessous. Pour l'y trouver, il faut lire, et l'occasion de lire les *Discours* se présente fort rarement, car mes recherches ne constatent pas l'existence de plus de trois exemplaires. J'en possède un que j'ai lu et relu souvent, le lecteur peut m'en croire, et je lui dois le fruit de mes observations dont il est maître de tirer telle conséquence que bon lui semble. Ma conviction est aussi parfaitement établie que si j'avois assisté à la composition du livre, mais je n'ai pas l'autorité nécessaire pour l'imposer à personne, et c'est un de mes moindres soucis.

Jacques Pelletier étoit l'ami de Desperiers résidant à Montpellier, en 1544, qui avoit conservé en ses mains une partie des nobles reliques de cet admirable écrivain, et dont Antoine Du Moulin fait mention dans sa dédicace à la reine de Navarre. Il étoit à Paris, en 1556 ou 1557, prêt à commencer d'assez longs voyages en Italie, en Suisse et en Savoie. Il étoit venu peut-être y recueillir l'héritage littéraire de son compatriote Nicolas Denisot, mort un ou deux ans auparavant, et y préparer la publication des ouvrages inédits de Desperiers, qui parurent, en effet, peu de temps après. Ses habitudes de cosmopolite lui avoient procuré des relations suivies avec les gens de lettres et les libraires d'un grand nombre de villes, mais plus particulièrement de Lyon et de Poitiers, où il avoit plus long-temps résidé que partout ailleurs. Les *Discours* dont nous nous occupons maintenant furent cédés à Enguilbert de Marnef,

qui imprimoit à Poitiers, et les *Nouvelles Récréations* à Robert Granjon, qui imprimoit à Lyon. Pelletier, disposé à s'expatrier, ne pouvoit se dispenser de rendre ce dernier devoir à la mémoire de Desperiers, et il seroit même assez difficile d'expliquer qu'il eût tardé si long-temps d'accomplir cette obligation, si la réprobation fatale qui pesoit sur l'auteur du *Cybalum Mundi*, avoit permis de le rappeler sans péril. Que Pelletier ait introduit dans ces deux ouvrages quelques pièces posthumes de Nicolas Denisot, c'est une chose naturelle à supposer et facile à comprendre. Il est encore moins douteux qu'il ait saisi cette occasion de faire voir le jour à quelques-uns de ses opuscules, qui risquoient de se perdre, sans cette précaution, à cause de leur peu d'étendue. Malheureusement pour Pelletier et Denisot, leur part n'est pas difficile à retrouver dans les pages si spirituellement pensées et si vivement écrites

de Desperiers, qui ne laissa son secret à personne, au moins parmi ses contemporains. Quant au bonhomme Élie Vinet, il n'a certainement rien à y réclamer, et la méprise de La Monnoye repose, selon toute apparence, sur la conformité du sujet d'un de ces *Discours*, où il est traité de l'art de faire les cadrans, avec celui d'un livret qu'Elie Vinet a composé sur la même matière. Desperiers, comme Voltaire, inimitable bouffon, même dans les questions les plus sérieuses, avoit un cachet que l'on ne pouvoit contrefaire. Le Desperiers du *Cybalum Mundi* est bien le Desperiers des *Contes*, et tous deux sont le Desperiers des *Discours*. Pour retrouver quelque chose de cette allure libre et badine, il faut remonter jusqu'à Rabelais, qui étoit mort en 1557, ou descendre jusqu'à l'auteur inconnu du *Moyen de Parvenir*, qui n'étoit pas encore né. Il se distingue d'ailleurs de l'un et de l'autre par la vigueur adulte de

son style sans pédantisme, sans affectation, sans manière, qui s'affranchit déjà des archaïsmes du premier, qui ne tombe pas encore dans les néologismes du second, et qui a tous les avantages d'une langue faite. Ce qui le caractérise, c'est cette ironie de bon ton, naturelle à un homme qui joint assez d'esprit à beaucoup de savoir pour estimer le savoir lui-même à sa véritable valeur, et qui se joue de son érudition avec la moqueuse gaieté du septicisme, parce qu'il n'a pas besoin d'être savant pour être quelque chose. C'est, si l'on veut, la fatuité d'un homme du monde qui s'est acquis le droit de railler les pédans par des études plus fortes que les études des pédans, et qui ne se mêle à leurs débats que pour leur en laisser le ridicule. C'est surtout l'instinct du conteur aimable qui fait volontiers rentrer l'historiette jusque dans ses parenthèses, et l'expansion rieuse du philosophe insouciant qui fait consister la sagesse à

rire de toutes choses. On mettroit à l'alambic tous les lourds ouvrages de Nicolas Denisot, de Jacques Pelletier et d'Élie Vinet, sans en tirer un atome de l'esprit de Desperiers. La proposition qui leur attribue un des ouvrages de Desperiers ne peut pas être soutenue.

Les *Discours* de Desperiers (qu'on me permette de convertir cette hypothèse en fait) appartiennent à ce genre d'écrits que l'on connoissoit alors sous le nom de *Diverses leçons*, et qui aboutirent, sans beaucoup varier dans leur forme, au livre le plus éminent de notre ancienne littérature, les *Essais* de Montaigne. La philosophie sérieuse a moins de part aux *Discours* qu'aux *Essais*, ou plutôt, elle y est déguisée sous une ironie si fine et si railleuse, que bien peu d'esprits pouvoient en pénétrer le mystère. A cela près, c'est un ouvrage d'examen sceptique, plus particulièrement appliqué aux études historiques et littéraires,

à la grammaire et à l'archéologie. L'érudition ne s'étoit jamais montrée aussi spirituelle et aussi aimable que dans ces vingt chapitres, où le savoir d'Henri Estienne est assaisonné de tout le sel attique de Rabelais. L'étymologie, si mal connue jusque là, y est traitée avec une pénétration exquise; les traditions héréditaires de ces nombreuses générations de savans, dont l'opinion s'accréditoit de siècle en siècle, y sont présentées sous un point de vue moqueur qui en détruit le prestige. Rien ne se rapproche autant, dans les trois grandes époques de notre littérature, du persiflage de Voltaire. Le style même se ressent de cette anticipation sur l'âge de l'esprit françois, parvenu à son plus haut degré de raffinement; il est vif, coulant, enjoué, toujours pur, jusque dans son affectation badine. J'en citerai pour exemple, et non sans dessein, un passage où il est fait allusion à quelques pédans qui corrigeoient les vers de Térence:

« Puisque nostre langage actuel est sans quantité (je diray quelque jour ce que j'y en trouve, s'il plaist à Dieu), quand nous venons à parler les langues estranges, nous ne gardons la quantité naturelle desdits langages, que nous n'avons pas naturellement, si nous n'y estudions bien à bon escient, et ne l'apprenons de ceux qui ont naturels tels langages. Voyla pourquoy vous ne trouvés aujourdui homme qui, en parlant, garde ceste quantité en grec et latin, parce qu'il n'y a plus de gens qui parlent naturellement ces langages dont on puisse ouïr la vraye prononciation, et qu'ils ne se trouvent qu'aux livres, qui sont muets, comme sçavés. Quand doncques aujourdui je veus faire un vers latin, je vay voir en Virgile quelle quantité ont les syllabes des mots que je veus mettre en mon vers : autrement ne puis rien faire, et ne cognois que la première syllabe d'*arma* soit longue et l'autre courte, sinon que Virgile me l'en-

seigne, ou quelque autre ancien d'authorité. Mais qui a appris à Virgile que telle estoit la quantité de ces deux syllabes? Est-ce point le poëte Lucrèce, ou Enne qu'il lisoit tant, ou quelque autre de devant luy? Non, c'est nature (ne me venez icy sophistiquer sur ce mot de nature, je vous prie), car tout le monde à Romme, hommes, femmes, grans et petits, nobles et vilains, parloient le langage que voyés en Virgile et autres autheurs latins, et prononçoient *arma*, la première syllabe longue, et la seconde courte: et Virgile, incontinant qu'il a esté né, l'a ouï ainsi prononcer à sa nourrice, et estant grand en a ainsi usé pour la mesure de son vers héroïque. Que si quelqu'un doute de ce que je dy, qu'il ailhe lire le troisième livre de l'Orateur de Cicéron, et trouvera vers la fin que si ce grand *Domine*, *alias*, grand *magister* de nostre pays, qui a voulu adroisser un qui a plus d'escus que luy, parloit aujourdui son ramage à Romme, devant

les poissonnières qui vendoient les bonnes huistres à Lucule, elles l'appelleroient plus barbare qu'il n'est rébarbatif, quoy qu'il fasse du fin. Et faut que je die icy, que je suis tout estonné de la mervelheuse audace d'un Espagnol, d'un Gaulois, de quelques Alemans et Italiens, qui, en nostre temps, ont osé entreprendre de corriger les vers de Térence. O les grans fols! barbares, qui ne sçavés ni sçaurés jamais prononcer droit la moindre syllabe qui soit en ce latin, osés-vous mettre là la main? J'entens bien que les anciens escrivains ont corrompu et gasté ce pauvre poëte, et trouverois bon à mervelhes qu'il fus rabilhé : mais qui est celui-là qui aujourdui le pourroit faire, et *laudabimus eum?* Lessés cela, quenalhe, et vous allés dormir, ni touchés, profanes, à ces saintes reliques : et s'il y a quelque chose que trouvés bonne à vostre goust, dites-en, faites-en tels livres que voudrés, mais n'y touchés. Car que sçavés-vous si ce langage

coulant et commun de Romme ne passoit point des syllabes, que les grans messeres faisoient plus longues et poisantes, comme ils se portoient? Et au contraire, si n'estendoit point quelquefois les courtes? Davantage ne sçavés-vous pas, et mesme par plusieurs lieux de Plaute, qu'on faisoit des solœcismes, des fautes, et la prononciation des paroles sotes et nouvelles, tout ainsi que voyés en nos tant plaisans badinages de France, et ce tout à gardefaite pour faire rire les assistans? Je pren le cas que le comique faisant parler un yvroigne qui chancelle, un courroucé jusques à estre hors de sens, une folete chamberiere d'estrange païs, un vielhard tout blanc, tremblant, aie tout exprès pour le personnage mis ou plus ou moins de temps aus vers, de sorte qu'à ton aulne tu trouves une iambe en un trochaïque, ou un trochæe en un iambique, tu me viendras incontinant faire là du corrigeart, et gaster ce qui estoit bien? Mau de pipe te bire. »

L'Espagnol dont il est question dans cette piquante et judicieuse diatribe est certainement le Portugais Govea qui enseignoit publiquement, à Lyon, pendant les deux dernières années de la vie de Desperiers, le *Terentius pristino splendori restitutus*, publié peu de temps après, et cette circonstance a toute la précision d'une date. Plusieurs autres passages des *Discours* marquent, en effet, qu'ils furent composés à Lyon, et vers la même époque. Mais ce qui les donne incontestablement à Desperiers, je le répète, c'est le style. Il n'y avoit plus personne, et il n'y avoit personne encore qui écrivît dans ce goût. La singulière dissertation sur *la manière d'entoucher les lucs et guiternes*, si bizarrement annexée à ces mélanges d'histoire et de haute littérature, est une preuve de plus. On sait déjà que cet art, qui étoit un des divertissemens favoris de Desperiers, avoit contribué à ses succès. C'étoit donc à Desperiers qu'il ap-

partenoit d'en écrire. Et qui auroit pu le faire avec cette érudition facile et cette gaieté libertine qui le caractérise, si ce n'étoit Desperiers lui-même? Les savans artistes qui s'occupent des vicissitudes et des progrès de la facture instrumentale diroient mieux que moi si Desperiers a contribué, comme je le pense, au perfectionnement de la guitare; ce n'est pas là mon affaire. Ce que j'avois à cœur de démontrer, c'est qu'il a contribué au perfectionnement de la langue, et qu'il est fâcheux qu'une édition complète et bien soignée de ses *Œuvres* ait manqué jusqu'ici à notre bibliothèque classique. On y viendra, peut-être, quand la littérature du siècle, fatiguée de produire pour le lendemain, laissera quelques jours de relâche à nos presses. En attendant, il faut laisser passer les poésies rêveuses, les romans intimes et les feuilletons.

Les *Nouvelles Récréations et Joyeux De-*

vis, de Desperiers, le dernier de ses ouvrages posthumes, dans l'ordre de publication, parurent à Lyon en 1558, petit in-4°, au même instant où paroissoit à Paris, par une remarquable coïncidence, l'*Histoire des Amants fortunez*, mise au jour par Pierre Boaistuau, dit Launay. C'est ici la première édition des *Nouvelles* de Marguerite de Valois, mais fort différente de la seconde, publiée par Gruget, en 1559, et par le nombre des contes, et par leur disposition, et par une grande partie des leçons du texte, et par une circonstance bien plus digne encore de considération : c'est que, suivant les expressions de Gruget, « le nom de Marguerite y est obmiz ou celé. » Ceci me paroît s'expliquer très facilement, et le lecteur sera probablement de mon avis, s'il se rappelle les circonstances dans lesquelles et pour lesquelles ces deux ouvrages furent composés.

J'ai dit que les contes et les nouvelles

étoient depuis long-temps un des divertissemens habituels des soirées de la haute société françoise, comme le furent depuis les proverbes et les parades. Tout le monde y contribuoit à son tour, et la reine de Navarre y avoit certainement contribué comme les autres, dans le cercle brillant qu'elle dominoit de toute la hauteur de son rang et de son esprit. Les compositions médiocres ou mauvaises, tolérées par la politesse d'une cour indulgente, ne vivoient pas au delà des bornes de la veillée ; les autres se conservoient, au contraire, avec soin, et devenoient peu à peu les matériaux d'un livre qui n'avoit plus besoin que d'être revu par un secrétaire intelligent. L'ajustement de ce travail à un cadre dans la manière de Boccace étoit aussi, sans doute, du ressort de la rédaction définitive. Il est parfaitement évident pour moi que l'*Heptaméron* ne s'est pas formé autrement. Qu'est-ce donc que l'*Heptaméron*, sinon

un recueil de contes et de nouvelles lus chez la reine de Navarre par les beaux esprits de son temps, c'est-à-dire par Pelletier, par Denisot, et surtout par Bonaventure Desperiers lui-même, qu'il est si facile d'y reconnoître? Marguerite n'y est pas méconnoisssable non plus, car elle avoit son style à elle, comme tous les écrivains de cette époque naïve et créatrice, où les génies les moins heureux imprimoient cependant un sceau particulier à leurs paroles. Le style de Marguerite n'étoit pas des meilleurs, il s'en faut de beaucoup. Il est généralement lâche, diffus et embarrassé, tirant à la manière et au précieux, quand il n'est pas tendu, lourd et mystique. Rien ne diffère davantage du style abondant, facile, énergique, pittoresque et original de Desperiers, qui ne peut se confondre avec aucun autre, dans la période à laquelle il appartient, et qu'aucun autre n'a surpassé depuis. Les contes nombreux de

l'*Heptaméron* qui portent ce caractère sont donc l'ouvrage de Desperiers, et la propriété ne lui en seroit pas plus assurée, s'il les avoit signés un à un, au lieu d'abandonner leur fortune aux volontés de sa royale maîtresse. Je regrette profondément qu'un homme de la portée d'esprit de La Monnoye n'ait pas constaté cette différence ou consacré cette restitution par quelques apostilles manuscrites à la marge d'une édition ancienne; mais tout lecteur qui aura fait une étude attentive des autres écrits de Desperiers saura bien le retrouver dans celui-ci. Il n'y a pas moyen de s'y tromper.

La parfaite mesure de bienséance qui existoit au moment où nous parlons dans le monde littéraire, comme dans tout le reste du monde social, ne permettoit pas aux amis de Desperiers de publier les *Contes* que l'*Heptaméron* n'avoit pas recueillis, tant que l'*Heptaméron* n'avoit pas paru. L'hom-

mage de la collection entière étoit bien dû à Marguerite, puisque ses principaux auteurs étoient ses *domestiques* ou ses amis, titres qui se confondoient alors, jusqu'à un certain point, dans le sens comme dans l'étymologie, mais dont notre aristocratie bourgeoise n'a pas compris les rapports. Il falloit donc que les éditeurs de Marguerite et les éditeurs de Desperiers s'entendissent avant tout sur la composition de leur recueil respectif, et c'est apparemment pour cela que Pelletier venoit conférer à Paris avec Boaistuau, quand Denisot fut mort; les contes qui furent écartés ou repoussés, quelques-uns pour leur briéveté, quelques autres pour leur licence, un certain nombre parce qu'ils ne pouvoient s'assortir au caractère convenu de l'interlocuteur, et le plus grand nombre, peut-être, parce qu'ils avoient perdu le piquant de l'anecdote et le sel de la nouveauté, furent renvoyés aux *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, où

ils ne figurent pas mal. Quant aux droits de l'auteur, Pelletier, qui avoit, dit-on, pris assez de part à cette œuvre libre et facile pour revendiquer une partie de son succès, n'hésita pas à en faire honneur à son ami et à son maître, Bonaventure Desperiers, qui étoit mort depuis vingt ans ; et nous ne savons que par des inductions dont je vais m'occuper tout de suite que Pelletier et Denisot ont quelque chose à réclamer dans l'ouvrage. C'étoit là le véritable siècle d'or de la probité littéraire, et nos associations fiscales et tracassières le rendront de plus en plus regrettable. Il est horrible de penser qu'il a fallu, dans le code sacré de la république des lettres, des mesures préventives contre le vol.

Je suis loin toutefois de penser, comme La Monnoye, que cette coopération de Pelletier et de Denisot ait été fort considérable. Plus j'ai relu les *Contes* de Desperiers, plus j'y ai trouvé de simultanéité dans la forme,

dans les tours, dans le mouvement du style. Quoiqu'il y ait des exemples nombreux, dans les lettres comme dans les arts, de cette aptitude à l'imitation, je ne l'accorde pas sans regret, et surtout sans réserve, à Pelletier et à Denisot, qui n'ont jamais eu le bonheur de ressembler à Desperiers, si ce n'est dans les écrits de Desperiers où l'on veut qu'ils aient pris part. Je conviens très volontiers cependant que Desperiers, mort avant 1544, et selon moi en 1539, n'a pas pu parler de la mort du président Lizet, décédé en 1554 (nouvelle XIX), et de celle de René du Bellay, évêque du Mans, qui ne cessa de vivre qu'en 1556 (nouvelle XXIX). Il en est de même de deux ou trois faits pareils que La Monnoye a recueillis avant moi, et probablement de quelques autres qui nous ont échappé à tous deux. Mais qu'est-ce que cela prouve? Ces phrases : *naguères décédé, décédé évesque du Mans*, etc., ne sont autre chose que des incises qu'un éditeur

soigneux laisse volontiers tomber dans son texte pour en certifier l'authenticité ou pour en rafraîchir la date. Il ne seroit même pas étonnant que les noms propres auxquels Desperiers aime à rattacher ses historiettes eussent été souvent remplacés par des noms plus récens, plus populaires, plus capables de prêter ce qu'on appelle aujourd'hui un intérêt piquant d'*actualité* aux jolis récits du conteur. L'auteur même qui publieroit son ouvrage après l'avoir gardé vingt ans en portefeuille, ne négligeroit pas ce moyen facile de le rajeunir, et il est tout simple que l'éditeur de Desperiers s'en soit avisé; car, à son défaut, l'idée en seroit venue au libraire. Laissons donc à Denisot et à Pelletier, puisqu'on en est convenu, l'honneur d'une collaboration modeste dans les ouvrages de leur maître, mais gardons-nous bien de pousser cette concession trop loin. Si Pelletier et Denisot avoient pu s'élever quelque part à la hauteur du talent de Despe-

riers, ils n'auroient pas caché cette brillante faculté dans les *Contes* et dans les *Discours* de Desperiers, eux qui ont vécu assez long-temps pour la manifester dans leurs livres, et qui ont fait malheureusement assez de livres pour nous donner toute leur mesure. Il n'y a qu'un Rabelais, qu'un Marot, qu'un Montaigne, qu'un Desperiers dans une littérature; des Denisot et des Pelletier, il y en a mille.

Ce que l'on concluroit de tout ceci, à supposer que l'on voulût bien en conclure quelque chose, c'est que Desperiers est le véritable et presque le seul auteur de l'*Heptaméron,* comme des *Nouvelles Récréations.* Je ne fais pas difficulté d'avancer que je n'en doute pas, et que je partage complètement l'opinion de Boaistuau, qui n'a pas eu d'autre motif pour *obmettre* et *céler* le nom de la reine de Navarre. La restitution de ce nom, faite par Gruget, ne me paroît qu'un hommage de courtisan ; mais je suis très

loin de penser qu'il faut effacer le nom de Marguerite du titre de l'*Heptaméron* pour rendre à Desperiers ce délicieux ouvrage. *L'Heptaméron* appartient à la spirituelle et savante princesse sous les auspices de laquelle il fut écrit. Il lui appartient *par droit de suzeraineté*, comme les *Cent Nouvelles* appartiennent à Louis XI, qui n'en a probablement pas composé une seule. Un souverain qui aime les lettres, qui appelle autour de lui ceux qui les cultivent, et qui jouit de leurs travaux en les couvrant d'une faveur intelligente, mérite bien ses droits d'auteur dans les chefs-d'œuvre de son siècle. Je comprendrois à merveille qu'une édition du plus parfait de tous les théâtres du monde fût mise au jour sous ce titre singulier : *OEuvres de Molière et de Louis XIV*, car cela seroit juste et vrai. Cette grande et utile influence des rois sur la civilisation des sociétés par les lettres est d'ailleurs fort passée de mode, et il ne faut pas décourager

ceux qui seroient tentés de la remettre en honneur.

Il ne me reste plus que quelques mots à dire. Pourquoi Desperiers n'est-il pas plus connu? Pourquoi s'est-il passé trois siècles entre le jour de sa mort et le jour où paroît sa première biographie? Pourquoi ce charmant écrivain n'a-t-il jamais eu l'avantage si vulgaire et si sottement prodigué d'une édition complète? Les Italiens ont par douzaine des *quinquecentistes* illustres, et ils les réimpriment tous les mois. Nous en avons cinq qu'on ne lit plus ou qu'on ne lit guère, Rabelais, Marot, Desperiers, Henri Estienne et Montaigne, et il en est deux dont personne n'a jamais vu tous les ouvrages. Pour se former une collection bien entière des petits chefs-d'œuvre de Desperiers, il faut la patience d'un bouquiniste et la fortune d'un agent de change. Dieu me garde de désapprouver la promiscuité presque fastidieuse des éditions de ces vieux romanciers dont

Villon débrouilla l'art confus, et qui surchargent aujourd'hui de leurs somptueuses réimpressions les brillantes tablettes de Techener; mais pourquoi Desperiers, qui est un de nos excellens textes de langue, manque-t-il à toutes les bibliothèques? Pourquoi en est-il de même de ces beaux livres françois d'Henri Estienne, qui auroient déjà cessé d'exister, si ses presses, ses types et ses papiers n'avoient pas mieux valu que les nôtres? Voilà des questions qui méritent d'être approfondies avec soin, et je les soumettrai hardiment à la librairie lettrée... quand elle nous sera revenue.



CYRANO DE BERGERAC.



OH ! qu'il faudroit de puissance d'esprit à l'écrivain pour qu'il pût se défendre de laisser jouer un rôle à l'homme personnel dans l'analyse et dans le développement de ses impressions !

Quoique mon individualité ne soit pas chose de plus de conséquence à mes yeux qu'à ceux du public, j'ai souvent éprouvé ce sentiment avec une mortification amère, et je dois au moins en faire l'aveu pour sauver l'honneur de ma philosophie.

Hélas! disois-je l'autre jour en pensant tristement à ce qui reste d'éventuel dans ma laborieuse vie, c'est donc là qu'aboutit ce qu'on appelle une carrière d'hommes de lettres? Un oubli éternel après la mort, si ce n'est auparavant! C'étoit bien la peine d'écrire!

Cependant j'ai été banni comme Dante, prisonnier comme Le Tasse, et plus sottement amoureux que Pétrarque. Me voilà bientôt aveugle comme le divin Homère et le divin Milton. Je ne suis pas tout-à-fait aussi boiteux que Byron, mais je tirois le pistolet mieux que lui. Je sais au moins autant d'histoire naturelle que Goethe, je me connois en vieux livres aussi bien que Walter Scott, et je prends tous les jours une tasse de café de plus que Voltaire. Ce sont là des faits incontestables et dont la postérité ne saura jamais un mot, au cas qu'il nous advienne une postérité.

Il faut bien, repris-je après un quart

d'heure de méditation, qu'il m'ait manqué quelque chose.

Il m'en a manqué deux, ajoutai-je quand la demi-heure sonna.

La première, c'est le talent qui mérite la renommée;

La seconde, c'est le bénéfice inexplicable du hasard qui la donne.

Et il arriva, par ce phénomène de psychologie, qui est inexplicable aussi, mais qu'on est convenu d'appeler la liaison des idées, que je commençois une notice.

Ce seroit une biographie assez curieuse que celle des hommes de talent, que dis-je? des hommes de génie, qui ont été victimes de la fatalité des réputations. On pourroit lui donner pour épigraphe: *Diis ignotis*.

Il m'a pris souvent envie de profiter des doux loisirs que la politique laisse maintenant aux lettres pour en esquisser un chapitre.

En littérature comme en stratégie, on ne tient compte que du bonheur.

Il en est de l'audace littéraire comme des conspirations : sous peine d'ignominie, il faut qu'elle réussisse.

Un fait certain, cependant, c'est que, dans la littérature, dans les sciences, dans les arts, les audacieux sont les précurseurs de la pensée, les promoteurs de l'esprit humain, les conquérans de l'avenir.

Il est cent fois plus difficile au génie d'imprimer une grande impulsion littéraire qu'à l'esprit d'en tirer parti.

Ces considérations font naître une réflexion fort triste. Le grand tort des classiques, en France, n'est pas d'avoir prévalu, car ils devoient prévaloir ; c'est d'avoir prévalu timidement.

Le grand malheur de cette littérature, c'est d'avoir subi la dictature de Boileau, qui n'étoit, peut-être, pas assez fort pour en exercer une. Faites Molière, par exemple, régulateur souverain du goût d'un siècle, et vous aurez la perfection.

Boileau fut un grand homme, sans doute ; mais l'eunuque de Justinien fut un grand homme aussi. Boileau est le brillant Narsès de notre poésie.

Un autre malheur, c'est notre foi moutonnière à la parole du maître. Tout ce que Boileau a flétri s'est trouvé bien flétri, même Quinault, qui ne manquoit pas d'inspiration lyrique ; même Brébœuf, qui avoit un tout autre feu d'imagination que Boileau, et qui faisoit les vers aussi bien que lui , quand il les faisoit bien.

Boileau toléroit La Fontaine, parce que le hasard les avoit faits amis. Il ne le goûtoit pas. Supposez une brouillerie entre Boileau et La Fontaine, et l'homme de génie ne vous seroit connu aujourd'hui que par les sarcasmes du satirique.

Je crois que Boileau n'a parlé de Cyrano qu'une fois :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Le jugement est resté ; mais il est incomplet, et, qui pis est, il est faux. Cyrano a de l'audace dans le burlesque ; mais il en a partout. Les belles scènes d'*Agrippine* ne sont pas burlesques. L'ironie peut y être semée avec trop de profusion ; mais l'ironie n'est pas plus burlesque dans *Agrippine* que dans *Nicomède.*

Boileau rencontre aussi mal sur Motin que sur Bergerac. Motin aussi avoit de l'audace, et une audace peu commune, qu'il a malheureusement dépensée en priapées. La compétence de Boileau ne s'étendoit pas jusque-là.

L'aspect sous lequel il faut considérer Cyrano est beaucoup plus large. C'étoit un talent irrégulier, inégal, capricieux, confus, répréhensible sur une multitude de points ; mais c'étoit un talent de mouvement et d'invention. On ne s'en doute pas.

Peu de littérateurs connoissent le nom de

Bergerac autrement que par les vers de Boileau. Et qui a lu Bergerac?

A le considérer en lui-même, c'étoit un singulier homme; c'étoit l'homme de ses livres, un mélange du matamore et du pédant.

Son éducation scientifique paroît avoir été très forte, extrêmement avancée sur celle de son siècle, comme on dit aujourd'hui. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa vie, si courte et si pleine, pour comprendre qu'il en ait tiré si peu de parti.

A dix-huit ans il étoit fameux par ses duels. On ne s'illustroit pas autrement alors. La compagnie où il servoit à dix-neuf ans l'avoit surnommé *le démon de la bravoure,* et c'étoit une compagnie de Gascons, ce que je ne prends pas ici dans l'acception injuste du mot. M. Bret ou Lebret, son éditeur et son camarade, qui étoit Gascon aussi dans toutes les acceptions possibles, dit que ses jours de service pouvoient se compter par ses affaires.

A vingt ans il fut blessé, au siége de Mouzon, d'un coup de mousquet au travers du corps, et quelques mois après, d'un coup d'épée dans la gorge, au siége d'Arras.

Cyrano étoit alors un fort joli garçon aux balafres près, qui ne gâtent rien à un beau visage, même dans l'opinion des femmes. Cette difformité accidentelle le rendoit hargneux, cependant, pour les gens qui paroissoient trop attentifs aux nombreuses taillades dont son nez était cicatrisé.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il avoit d'ailleurs un caractère inoffensif et doux, et qu'il ne méprisoit rien autant qu'un spadassin de profession. Il s'étoit trouvé dans cent rencontres comme second, pas une seule fois pour lui-même.

On en cite une qui figureroit dans les exploits des Amadis. Le jeune Linière, connu par l'acrimonie de ses épigrammes et de ses satires, s'étoit attiré la haine d'un très grand seigneur, qui avoit aposté une

centaine d'assassins sur sa route. Linière n'étoit pas brave, les libellistes ne le sont jamais. On jugea cependant qu'il ne falloit pas moins de champions contre l'ami de Cyrano, qui ne faisoit point de satires, qui ne s'attaquoit qu'à ses ennemis, mais qui se mêloit trop volontiers dans la querelle des gens qui l'intéressoient. Linière avoit, comme on voit, d'excellentes raisons pour ne pas aller coucher chez lui. Cyrano l'y décida, en n'exigeant de lui que de porter une lanterne pour éclairer le champ de bataille. Neuf des assaillans furent relevés, au point du jour, vers les fossés de la porte de Nesle. Il y en avoit deux morts et sept agonisans ; le reste s'étoit enfui. Cette histoire devint publique ; tous les pamphlets du temps en font mention, et jamais elle n'a été démentie.

Cyrano mourut en 1655, à l'âge de trente-cinq ans, des suites d'une blessure à la tête, après deux ou trois ans de maladie.

Agrippine et *le Pédant joué* avoient paru

en 1654, mais ils doivent avoir été composés plusieurs années auparavant. Depuis longtemps Cyrano n'écrivoit plus. Comme ce genre d'ouvrage recevoit, à cette époque, la publicité de la transcription et de la lecture bien avant celle de la représentation, je crois fermement, et tout l'annonce, qu'*Agrippine* est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille, qui s'en est souvenu plus d'une fois. Cyrano avoit trop de prétentions et trop de titres à l'originalité pour être le plagiaire de personne, et il n'y avoit pas de raison, au contraire, pour que Corneille se gênât plus avec Cyrano qu'avec Diamante, Guilhen de Castro et Caldéron.

Agrippine est évidemment une œuvre de jeune homme ; ce n'est pas une œuvre de fou, et Voltaire a dit, avec son impertubable assurance, que Cyrano étoit mort fou, à la suite d'une longue folie. Cette allégation pourroit bien n'être qu'un chapitre à ajouter au recueil des calomnies de Voltaire, qui se-

roit encore plus volumineux que celui de ses *Erreurs*.

Ce qu'il convient donc de voir et de juger dans Cyrano, c'est le contemporain de Corneille et le précurseur de Molière.

Agrippine n'est pas une bonne tragédie; il s'en faut de beaucoup. C'est un tissu de méprises et de fausses ententes qui touchent à la parodie. Racine auroit pu, toutefois, y dérober quelque chose de mieux que la scène *aux écoutes* qui gâte *Britannicus*.

Sous le rapport du style, les taches y sont fréquentes, mais les endroits qui sont beaux sont admirables.

Le principal défaut de Bergerac est celui de son temps, cette enflure espagnole, qu'on croyoit romaine, et qui avoit été introduite en effet chez les Romains par l'Espagnol Sénèque le tragique. Aucun de nos auteurs n'en étoit exempt, et Corneille pas plus qu'un autre.

Nous inclinons beaucoup à ce genre rodo-

mont et capitanesque dont il reste des traces jusque dans nos vaudevilles. Si jamais poëte fut excusable de s'y abandonner, c'est Cyrano l'homme de guerre, Cyrano le duelliste, Cyrano né à Bergerac.

Quand il tombe dans l'enflure, il enchérit sur les hyperboles qu'on a tant reprochées à la première scène de *Pompée*: mais personne n'a mieux exprimé les idées simples en les relevant par une sorte de magnificence naturelle qui lui est propre.

C'est en vain que Séjan s'est flatté d'avoir fait passer toute la colère d'Agrippine sur Tibère :

. . . . Elle feint de le croire ;
Pour un temps sur sa haine elle endort sa mémoire.

Elle n'a point oublié, cependant, les dernières paroles de Germanicus expirant :

« On me plaindra partout où je suis renommé;
« Mais pour vous, vengez-moi, si vous m'avez aimé ! »
. . . .
Il demanda vengeance, et ne l'obtiendroit pas !

L'hypocrisie de Tibère, qui lui offre le diadème, n'a pas mieux réussi à l'abuser :

Quoi ! désaccoutumé du visage d'un traître,
L'as-tu vu sans le voir et sans le reconnoître !
Je t'excuse pourtant ; non, tu ne l'as point vu :
Il étoit trop masqué pour être reconnu.
Un homme franc, ouvert, sans haine, sans colère,
Incapable de peur, ce n'est point là Tibère ;
Mais Tibère est caché derrière tout cela.......

L'espoir de la vengeance promise à son époux absorbe toutes ses autres pensées, et la passionne quelquefois jusqu'à l'extase :

Il semble que la joie au milieu de mes sens
Reproduise mon cœur partout où je la sens !

Si le tyran croit avoir pénétré ses desseins, sa justification est un modèle de logique et de simplicité :

Pour paraître innocent il faut être coupable ;
D'une prompte réplique on est bien plus capable,
Parce que l'on apporte au complot déclaré
Contre l'accusateur un esprit préparé.

Ses vœux sont enfin satisfaits à demi. Séjan va mourir ; mais c'est peu pour l'implacable Agrippine, si l'ame de son ennemi vaincu n'est torturée de toutes les appréhensions qui précèdent le supplice :

Elle sait de sa fin le terrible appareil.

elle lui en raconte d'avance les circonstances épouvantables avec une volupté barbare :

Tu vas voir les enfans te demander leurs pères,
Les femmes leurs maris, et les frères leurs frères,
Qui pour se consoler en foule s'étouffans
Iront voir à leur rage immoler tes enfans.
Ton fils, ton héritier à la haine de Rome,
Va tomber, quoiqu'enfant, du supplice d'un homme.

Sur la réponse de Séjan :

Cela n'est que la mort, et n'a rien qui m'émeuve,

Agrippine recourt au dernier moyen que lui suggère son imagination épuisée d'inventions cruelles, dont l'effet trop rapproché doit trahir sa fureur. Elle cherche à s'armer

contre Séjan des épouvantes de l'avenir et de la justice des dieux :

Mais cette incertitude où mène le trépas ?

SÉJAN.

Etois-je malheureux lorsque je n'étois pas !
Une heure après la mort notre ame évanouie
Sera ce qu'elle étoit une heure avant la vie...
. . . .
J'ai beau plonger mon ame et mes regards funèbres
Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres ;
J'y rencontre partout un état sans douleur
Qui n'élève à mon front ni trouble ni terreur ;
Et puisque l'on ne reste après ce grand passage
Que le songe léger d'une légère image,
Puisque le coup fatal ne fait ni mal ni bien,
Vivant parce qu'on est, mort parce qu'on n'est rien,
Pourquoi perdre à regret la lumière reçue
Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue ?

Je m'arrête à ce passage parce que je le crois décisif. Il est rare de trouver douze vers de suite de ce style, même dans les classiques.

Veut-on des traits sublimes ? Livilla re-

proche à Agrippine d'aimer Séjan ; celle-ci lui répond :

Il vous sied mieux qu'à moi d'aimer un adultère,
Après l'assassinat d'un époux et d'un frère.

LIVILLA.

Sont-ils ressuscités pour vous le révéler ?

AGRIPPINE.

S'ils sortoient du cercueil ils vous feroient trembler.

Et ce vers répété si souvent depuis :

Périsse l'univers pourvu que je me venge !

Et ceux-ci, qui ont toute la précision et toute la profondeur de Tacite :

TIBÈRE.

Qu'on égorge les siens, hormis Caligula !

AGRIPPINE.

Pour ta perte il suffit de sauver celui-là.

Toute la scène d'Agrippine et de Livilla est de la portée de Corneille. On peut juger, par mes citations, de celles d'Agrippine et

de Séjan. La dernière scène de la tragédie a été calquée par Voltaire, à la fin de son *Brutus*, avec l'adresse et le bonheur qui s'attachent d'ordinaire à ses plagiats. Je préfère Cyrano.

TIBÈRE

Sont-ils morts l'un et l'autre ?

NERVA.

Ils sont morts.

TIBÈRE.

C'est assez.

Dans cet impitoyable *C'est assez*, le poëte a disparu. C'est Tibère tout entier.

C'est à la tragédie d'*Agrippine* que Cyrano dut une réputation d'impiété qu'il ne méritoit probablement pas, car il n'a jamais offensé, dans ses écrits, ni la religion ni les mœurs. Il avoit fait de Séjan un athée, et c'est une pensée à la fois très philosophique et très dramatique. Un méchant absolu qui n'est pas athée est le plus in-

compréhensible des phénomènes. Mais ce développement conséquent et lumineux d'un caractère complet annonçoit alors des aperçus profonds du cœur de l'homme, qui n'étoient pas communs du temps de Cyrano, où l'on ne voyoit dans une époque qu'une action, et dans les héros de l'action que des personnages soumis aux lois de sa disposition, de ses péripéties et de son dénouement. Une ame ainsi mise à nu avec tous les ressorts secrets de ses mouvemens et de ses passions, il faut pour la trouver franchir les siècles depuis Homère jusqu'à Shakespeare; et puis, je tremble de l'écrire, il faut s'arrêter à Cyrano en attendant un poëte plus parfait. C'est plus tard qu'arrivera le *Don Juan*, qui est une figure bien plus achevée que *Tartufe*, et le chef-d'œuvre de tous les théâtres.

Quoi qu'il en soit, les vers que j'ai rapportés, et quelques autres vers non moins beaux, que je ne rapporte point, parce

qu'ils traînent dans les recueils d'anecdotes, irritèrent la bile de quelques bigots qui n'entendoient rien aux priviléges de la poésie. Cette cohue de bipèdes féroces, à face presque humaine, qui est toujours la même, sous le drapeau de la religion et sous celui de l'impiété, inonda le théâtre pour surprendre le sacrilége sur le fait; mais elle se méprit, comme à l'ordinaire, sur le prétexte de ses brutales fureurs. Après avoir laissé passer des blasphèmes fort intelligibles, elle ne se contint plus à ces paroles de Séjan :

Frappons; voilà l'*hostie*, et l'occasion presse !

Une équivoque aussi stupide entre l'eucharistie et l'excellent mot françois qui signifioit *victime* en sa plus noble acception, est bien digne des gens qui fauchèrent, il y a quelques années, les fleurs emblématiques de la Gaule indépendante, par haine pour un fer de lance qui a été figuré autrefois

dans leur blason national. Refaites d'anciennes institutions, refaites des idées droites et naïves, refaites des mœurs républicaines avec de pareilles intelligences : je vous le souhaite.

Le lion de la révolution, lion dégénéré, qui auroit traîné volontiers le char d'Héliogabale, Mirabeau est aussi stupide que la populace dans le jugement qu'il porte de la tragédie d'*Agrippine*, où il ne voit qu'un traité d'athéisme *avec privilége du roi*. *Agrippine* est tout simplement une tragédie où il y a un athée, un athée pervers, un athée qui expie ses crimes, et qui tombe justement sous le sceptre sanglant d'un tyran dont il fut le complice et le sicaire. C'est une grande leçon de l'histoire, et ses applications, comme celles de toutes les leçons de l'histoire, ne peuvent tourner qu'à l'avantage de la morale éternelle. Ce qui manque à la morale d'*Agrippine*, selon la constitution du vieux drame, c'est la rému-

nération de la vertu. Le personnage vertueux n'y est nulle part, car on n'auroit su où le prendre, et si l'intérêt s'y portoit sur quelqu'un, ce seroit sur Caligula. Pourquoi pas? Dans les tyrannies monarchiques ou populaires, ceux qui vengent le genre humain des méchans, ce sont les méchans. La providence n'aliène jamais complètement ses droits sur le crime; elle les fait seulement exercer par qui lui convient.

L'ouvrage le plus connu de Cyrano, c'est *le Pédant joué*, qui ne vaut pas mieux comme comédie qu'*Agrippine* comme tragédie, mais dans lequel il y a de la gaieté, de l'originalité, du sel âcre d'Aristophane, du *brio* de Machiavel et de Firenzuola, des intentions comiques pour dix comédies. Il y a des gens qui aimeroient mieux l'avoir fait que tout le théâtre de M. Nivelle de la Chaussée, et Molière seroit peut-être de ces gens-là, car il y a puisé à pleines mains. Il disoit fort convenablement pour s'ex-

cuser : *Je prends mon bien où je le trouve :* mais ce n'est pas un petit éloge pour Cyrano que d'avoir dérobé Molière à l'avance.

La comédie françoise, du temps de Cyrano, n'étoit qu'un *imbroglio* à l'italienne ou à l'espagnole.

Depuis *Patelin* et quelques excellentes farces tout-à-fait oubliées de la fin du xve siècle, elle avoit irréparablement perdu le type original de notre littérature. Nous avions pris à nos voisins de par delà les Alpes et de par delà les Pyrénées ces figures de conventions qu'on appelle des *masques*, et qui sont admirablement inventées, à dire vrai, pour *individualiser* un caractère. Notre esprit, porté à la diffusion en tout, repousse maintenant cette tradition, et c'est tant pis pour l'art. Je répète, au reste, qu'elle étoit d'emprunt dans notre théâtre, où nous n'avons jamais osé être nous. La révolution seule nous a rendu quelques uns de ces caractères pris dans

une nature locale et vraie, et qui deviennent promptement populaires, parce que c'est le peuple qui les a fournis. Il y a bien plus de mérite et d'esprit de comédie qu'on ne l'imagine dans les Angot, les Jocrisse et les Roussel.

Cyrano arrivoit, bon gré mal gré, à l'époque d'imitation. Nous avions le docteur et le capitan, c'est-à-dire un pédagogue bourré de latin et un fanfaron qui se meurt de peur. Il les prit et les exagéra, selon sa coutume. Personne n'avoit plus de droits que lui de se moquer des faux savans et des faux braves.

Molière ne put se soustraire lui-même à l'influence de cette habitude du public. Il laissa de côté l'homme aux rodomontades, qui étoit passé de mode; mais il garda le barbacole avec son étalage d'Aristote et de Cicéron, de Clénard et de Despautère. Celui-là vivoit encore et ne vécut pas longtemps. Le poëte avoit porté là son génie,

qui ne prenoit jamais un ridicule à partie sans le tuer. Les philosophes du *Mariage forcé* sont de la bonne comédie. M. Bobinet de *la comtesse d'Escarbagnas* n'est point une charge, c'est un portrait. *Le Pédant* de Cyrano n'est qu'un pédant *masque*, un pédant concret, comme le docteur des bouffons, comme le Rovina de *la Trinuzzia*, comme le Mamphurius du *Candelaio*, comme le Métaphraste du *Dépit amoureux*. Ce seroit un personnage fort ennuyeux aujourd'hui, quoique les sots présomptueux qui couvrent leur nullité sous un faux étalage de science ne manquent pas plus qu'alors; mais ils s'occupent d'autre chose et ne savent pas le latin.

Il ne faut chercher dans le *Pédant joué* que ce dont je parlois tout à l'heure, d'excellentes intentions comiques semées avec profusion, et qui débordent, pour ainsi dire, de toute cette folle composition d'un esprit sans méthode et presque sans goût. Les

deux scènes que Molière a transportées avec toute l'audace d'un larcin littéral, dans les *Fourberies de Scapin*, sont connues de tout le monde ; mais il est bon de remarquer que Molière n'en a pas beaucoup de meilleures. Tant que la langue françoise subsistera, on se souviendra de ce proverbe en action, si heureusement inventé, et répété avec tant de tact et de finesse : *Que diable alloit-il faire dans cette galère ?* — En général, l'homme qui donne un proverbe au peuple a fait preuve de génie. Une pareille sympathie d'esprit avec une nation entière n'est jamais du fait d'un écrivain médiocre. Je ne parle pas ici du trait bien exprimé qui se grave dans la mémoire des gens d'esprit, et qui ne prouve quelquefois que de l'esprit. Gresset, qui n'avoit pas autre chose, abonde en proverbes de ce genre ; mais celui qui passe de famille en famille et de génération en génération, toujours clair et toujours présent, émane d'une

sorte de puissance. J'ai connu tel auteur, dont je ne livrerai pas aujourd'hui le nom à nos sottes haines politiques[1], à qui Molière auroit pris aussi de bonnes scènes, et qui a laissé deux ou trois phrases-proverbes plus durables que je ne sais combien d'immortalités littéraires qui surgissent tous les matins des journaux. Cette observation est fort épisodique dans mon chapitre, mais elle revient naturellement à une idée sur laquelle je n'insisterai jamais assez : les lettres ont leur fortune, et les réputations leur fatalité.

Une comédie qui a fourni deux scènes à Molière étoit digne d'en fournir à bien d'autres. Il y en a une charmante, celle où Charlot, écolier amoureux, est pressé par son père d'oublier sa passion, et de faire le voyage de Venise, et où, retenu, d'un côté, par le sentiment qui l'enchaîne à Paris, de

[1] Pourquoi pas ? C'étoit Martinville.

l'autre par la crainte des cuistres armés de cordes et de férules qui le menacent, il témoigne tour à tour, selon le danger qui le presse, la résolution la plus formelle ou de rester ou de partir, tandis que son interlocuteur passe, suivant les mêmes alternatives, de la tendresse du père à la rigueur du pédant. Cela est délicieux; et si personne n'a pris celle-là, il faut la prendre.

Dans un auteur qui n'est pas arrivé à temps pour faire la bonne comédie, c'est nécessité de se contenter des détails. Voilà des scènes, je pense. Quand au mot comique, il est partout. Pierre Paquier, qui est le premier cuistre du *Pédant* et le bouffon de la pièce, a une foule de ces reparties plaisantes dont la naïveté, pour être quelquefois un peu gourmée, comme il sied à un homme de collége, n'en devient que plus risible. Ainsi, quand le capitan se flatte burlesquement d'avoir anéanti tous les dieux de la mythologie : « *Domine*, »

s'écrie Paquier, « ce fut assurément en ce « temps-là que les oracles cessèrent! » : Veut-il consoler son maître? « La, la, es- « pérez en Dieu, » lui dit-il ; « il vous as- « sistera! il assiste bien les Allemands, qui « ne sont pas de ce pays-ci. » — Veut-il décider Charlot à partir pour Venise? « Et « pourquoi faire sur mer? » dit Charlot... « Probablement pour voir la campagne, » répond Paquier. « Tenez, monsieur, » ajoute-t-il, « je vais gager chapeau de cocu, « qui est un des vieux de votre père, que « vous n'avez jamais vu la mer que dans « une huître à l'écaille. Pour moi, j'ai vu « les Bons-Hommes, Chaillot, Saint-Cloud, « Vaugirard; mais je n'y remarquai pas « grand'chose, parce que les murailles « m'empêchoient. » Cette *gofferie* a été souvent répétée depuis. — L'intrigant de la pièce effraie le pédant par une fausse apparition, où il étale tous les rôles qu'il a joués dans les histoires de la démonologie,

« Voilà un démon, » dit Pierre Paquier, « qui n'a pas eu toute sa vie les mains « dans ses pochettes; mais ce doit être un « diable femelle, puisqu'il a tant de caquet. » — Je ne sais plus où j'ai retrouvé, mais j'ai retrouvé quelque part ce trait de Paquier à Charlot ivre, qui le prend pour un recors : « Je ne suis pas recors, monsieur, je suis homme de bien. » On en citeroit vingt autres, et tout cela peut n'être pas fort gai à citer; mais en situation, il n'y a rien de meilleur, et je n'ai pas choisi. J'avois seulement besoin d'expliquer une induction qui ne fait pas peu d'honneur à Cyrano. Si Pierre Paquier n'est pas le type du Pierrot de nos théâtres de la foire et du boulevart, il en est au moins la première et la meilleure expression écrite. Les personnages antérieurs de la même nature, comme Tabarin, ne sont que des bouffons obscènes, chargés d'une érudition grotesque. Pierrot Paquier est

l'homme naïf et naïvement malicieux, qui ne s'étonne pas plus de l'extraordinaire que du commun, parce qu'une teinture accidentelle de la science lui a fait confondre l'un et l'autre, mais qui est porté à les saisir tous deux sous leur côté ridicule, parce que c'est celui qu'il comprend le mieux. Si nous devons Pierrot à Cyrano, Pierrot, l'homme du peuple grossièrement dégourdi, Pierrot insouciant du bien et du mal, par principe et par éducation, mais musard, gourmand, narquois, ribleur par occasion, et volontiers prêt à mal faire, nous lui avons plus d'obligations qu'on ne l'imagine ordinairement, quand on sait qu'on lui en a quelques unes; et ce ne seroit pas sans regret que je me détromperois de cette idée. Pierrot est une création immortelle.

Mais une création de Cyrano, qui ne le cède pas à celle-là, c'est Mathieu Gareau, le paysan du *Pédant*. Il n'est peut-être pas exacteme[illegible] que le *Pédant* soit la pre-

mière pièce de théâtre où l'on ait fait parler le patois à un homme de village ; mais il est certain qu'il n'existoit point d'autre exemple alors de cette heureuse liberté dans un ouvrage régulier. Molière s'empara de ce moyen, dont Regnard. Dancourt et Marivaux ont presque fait abus. Ce que tous les imitateurs n'ont pas retrouvé, c'est le bon sens rustique, l'astuce campagnarde, l'instinct processif et tracassier, la personnalité brutale et méprisante de ce manant, qui est, avec tous ses défauts, le personnage raisonnable de la pièce. Mille auteurs dramatiques ont *patoisé* depuis, mais le paysan, c'est Cyrano qui l'a fait. La Fontaine s'est souvenu de ce rôle chef-d'œuvre dans son excellente fable du *Gland et la Citrouille*, et Chamfort a prouvé, dans son Commentaire, qu'il en étoit encore plus préoccupé que La Fontaine. Il appelle ce paysan Mathieu, circonstance que le fabuliste avoit omise ou négligée. Chamfort n'a

pas supposé qu'il y eût plus d'un Gareau dans le monde, et je crois qu'il a eu raison.

Il n'y a probablement pas une pièce dans tout le vestiaire de Mathieu Gareau qui ne soit à préférer au lambeau que je vais en détacher. Mais ma prédilection pour ce passage a quelque motif secret, et je ne serois pas fâché que le lecteur m'épargnât la peine de l'expliquer. C'est la rencontre du paysan et du chevalier errant :

Vartigué, dit Gareau, v'là de ces mangeux de petits enfans ; la vegne de la Courtille, belle montre et peu de rapport.

CHASTEAUFORT.

Où vas-tu, bonhomme?

GAREAU.

Tout devant moi.

CHASTEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas ; il ne bouge.

CHASTEAUFORT.

Pauvre rustre! ce n'est pas cela que je veux savoir ; je te demande si tu as bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU.

Nanain da ! je le trouverai tout fait.

CHASTEAUFORT.

Quel docteur! il en sait autant que son curé.

GAREAU.

Aussi sis-je ; n'est-il pas bian curé qui n'a rien au ventre ?

A cet aplomb de gausserie proverbiale et de dérision affronteuse, qui méconnoîtroit l'esprit d'observation du peintre et la vérité du portrait? C'est la touche fine et franche à la fois de Rabelais, de Cervantes et de Molière.

Je le crois bien, répondrez-vous ; mettez Dorante à la place de Chasteaufort, madame Jourdain à la place de Mathieu Gareau, et vous aurez une des scènes les plus caractéristiques et les plus plaisantes du *Bourgeois gentilhomme*.

C'étoit précisément ce que je voulois dire.

Je n'ai pas eu la prétention de compter tous les services que cette facétie du *Pédant joué* avoit rendus à la langue. On en trouvera bien qui m'échappent. Il ne faut que feuilleter. Ici c'est le germe d'une des bonnes scènes de l'*Avare ;* là c'est celle du souffleur des *Plaideurs*, dont les réticences comiques n'auront donné que la peine de rimer. Ce qui est plus précieux encore pour nous autres amateurs de vieilleries philologiques, c'est ce trésor de locutions privées, d'idiotismes nationaux, de phraséologie populaire, qui lui assurent une place parmi les monumens *classiques* de notre littérature. La Monnoye et tous les bons érudits

le citent souvent. L'Académie françoise ne s'en est pas occupée : elle avoit alors sur les bras toutes les beautés de *Mirame* et tous les défauts du *Cid*.

Un des ouvrages de Cyrano les plus connus par leur titre, c'est *l'Histoire comique des état et empire de la lune et du soleil.* La bibliographie est si incertaine sur la véritable date de composition des uns et des autres qu'il seroit difficile de dire si celui-ci a précédé ou suivi, dans l'ordre chronologique des productions de l'auteur, *le Monde dans la lune* de Wilkins, ou, pour mieux dire, la traduction qui en fut publiée par La Montagne, en 1653, époque où il est probable que Cyrano, vaincu par la maladie, ne lisoit et n'écrivoit plus. On sait que les auteurs anglois n'étoient rien moins que familiers aux nôtres pendant le dix-septième siècle ; et il faut chercher long-temps pour trouver un livre de cette grande période d'années où Shakespeare lui-même

soit nommé. Quoi qu'il en soit, et que le *Voyage dans la lune* ait été, comme je le pense, un des essais de la jeunesse de l'auteur, ou qu'il ne soit venu, comme le dit Voltaire, qui a le privilége de dire tout ce qu'il veut, que lorsque Cyrano étoit déjà *fou*, c'est une production remarquable par l'immense quantité de paradoxes physiques dont il contient ou le principe ou le développement. Si la partie romanesque n'en a rien de fort agréable, la partie systématique en est au moins fort romanesque. Les idées de l'auteur sur le sentiment des métaux, l'instinct des plantes, la raison des brutes, ses heureuses anticipations sur la découverte des aérostats, une foule de conjectures aussi piquantes, et auxquelles il ne manque aujourd'hui que le style badigeonné, marqueté, brillanté, poli, bruni et verni de la science, pour être rajeunies avec éclat par des savans qui en tireroient certainement un parti plus avantageux, sinon au grand pro-

fit de l'instruction et du bonheur publics, du moins dans l'intérêt très bien entendu de leur propre renommée et de leur propre fortune, cette ingénieuse prévision d'un progrès inconnu avoit certainement, en ce temps-là, quelque mérite de nouveauté. C'est avec tout cela que M. de Fontenelle a fait les *Mondes*, le fameux livre *des Mondes*, vous savez bien, dont on a tant parlé, dont on parle si peu, et dont on ne parlera plus, mais dont l'afféterie et la *préciosité*, pour me servir de l'expression de La Fontaine, étoient bien dignes de tout le succès qu'ils obtinrent dans la société pour laquelle ils étoient écrits. Cyrano est, à mon avis, cent fois plus spirituel, plus docte et plus profond ; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi galant.

Je ne ferai pas longue mention des lettres de Cyrano, d'abord parce que je ne pense pas qu'il y ait attaché beaucoup d'importance, et puis parce qu'elles ne méritent

pas qu'on y en attache beaucoup. C'est un tribut d'extravagance payé à l'extravagance du temps avec toute la luxuriante prodigalité de l'écrivain ; un fatras d'hyperboles, de *concetti*, de saillies à éblouir, capable de faire le désespoir de quiconque met sa gloire à écrire des riens, mais qui ne valoit généralement pas la peine d'être écrit. Représentez-vous Balzac débarrassé de son cothurne romain, et jouant en habile homme avec la marotte de Triboulet. Il y a cependant mille choses à y prendre pour l'étude du langage, et mille choses à y remarquer pour la verve de l'imagination et la profondeur de la pensée. La lettre *sur les sorciers*, que l'on brûloit encore cinquante ans après, me paroît un des modèles les plus parfaits de la discussion philosophique, et elle étoit composée en face des fanatiques de Loudun. Je n'ai pas le droit de me montrer difficile sur le choix de la place que j'occuperai dans la mémoire des hom-

mes, mais j'aimerois mieux, au talent près du style, léguer à la postérité ce généreux et solide plaidoyer pour l'innocence et le malheur que les *Provinciales* du grand Pascal. La postérité s'inquiétera bien des propositions de Jansénius et de la dispute de Port-Royal avec les jésuites !

Il semble qu'un homme qui a ouvert tant de voies au talent, et qui est allé si avant lui-même dans toutes les voies qu'il a ouvertes, devroit avoir laissé un beau nom dans une littérature. Or demandez, s'il vous plaît, ce que vaut en France le nom littéraire de Cyrano.

Il y avoit une fois un cheval de bois qui porta dans ses flancs tous les conquérans d'Ilion, et qui n'eut point de part au triomphe. Ceci commence comme un conte de fée, et cependant c'est une histoire.

Pauvre cheval de bois ! pauvre Cyrano !

Que si notre Cyrano avoit fait valoir, au prix de son indépendance et de son carac-

tère, la tutelle obligeante de M. le duc d'Arpajon, ou de M. le maréchal de Gassion, et fréquenté sous leurs auspices quelque bureau de pédans favorisé de la clientèle d'un grand seigneur, ou avantageusement noté dans la plate gazette de Loret;

S'il avoit, l'infortuné! doté de quelques vers d'*Agrippine* la boutique des cinq auteurs et l'atelier tragique du cardinal;

S'il avoit seulement résumé son génie dans le *sonnet sans défaut*, qui vaut *un long poëme*, et jeté une seconde pomme de discorde entre les Uranins et les Jobelins;

S'il avoit dépensé son entraînante gaieté à distraire, comme Bois-Robert, les veilles moroses d'un tyran cacochyme, ou son mérite éminent de versification, comme Colletet, à dépeindre en six vers descriptifs, au modeste prix de dix pistoles chacun,

> La cane barbotant dans la bourbe de l'eau;

Que dis-je? hélas! s'il avoit gardé le *si-*

lence prudent de Conrart, ou s'il avoit épanché du moins les flots de sa verve abondante au milieu d'un auditoire moins nombreux que celui de Cassaigne, mais un peu frotté de bel esprit et bien accrédité en cour;

Alors il auroit pu vieillir doucement, dignement, plein de jours, choyé, prôné, pensionné,

Coiffé d'un choc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné.

Il mourut de chagrin, de misère, et peut-être de faim, à l'âge où le génie achève à peine de mesurer ses forces et de comprendre la hauteur à laquelle son essor peut s'élever. Pourquoi tenter aussi la carrière des lettres, quand on a le malheur d'y porter un caractère qui ne sympathise pas avec le monde, et une liberté d'ame incapable de souplesse?

Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

Pauvre Cyrano !

750
x 2
330

147



